

PAYSAGES

DU 13 OCTOBRE AU 19 NOVEMBRE

17 regards sur le paysage

Pour sa rentrée artistique, la galerie Pascal Gabert vous propose un voyage contemplatif sur le thème du paysage avec 17 artistes plasticiens. L'exposition explore le sentiment de la nature, le rapport poétique au monde, la tension entre le dedans, le dehors, le visible, l'invisible, le passé et le présent.

Elle permet d'aborder un thème artistique qui a traversé toute l'histoire de l'art et qui garde une grande actualité au 21^e siècle. Un paysage est d'abord le regard d'un homme posé sur un morceau de pays, une ligne d'horizon, un imaginaire. La question du paysage vient révéler le rapport que l'homme entretient avec la nature, ou l'image qu'il s'en fait et sa capacité à inventer des images.

Sont réunies dans cette exposition, les œuvres d'Arezki Aoun, Al Martin, Pat Andrea, Daniel Authouart, Patrick Bailly-Maître-Grand, Marie-Jeanne Caprassé, Jean Clerté, Alexis Gallissaires, Gilles Ghez, Karine Hoffman, Olivier Le Bars, Marc Le Mené, Stephanie-Lucie Mathern, Simon Pasiéka, Irina Quinterne, Gérard Thalmann, Val.

L'exposition présentera une déambulation à travers une trentaine de tableaux, dessins, photographies et sculptures. Un parcours riche et singulier, une ballade onirique et sensible entre représentation et imaginaire à laquelle la galerie vous invite.

Vernissage le jeudi 13 octobre de 18h à 21h00.

Les artistes

AREZKI-AOUN

Arezki-Aoun est né en 1955 en Algérie. Il sort diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 1983. Il vit et travaille à Ivry-sur-Seine.

Arezki-Aoun cultive dans ses toiles une apothéose du silence, une apologie du geste suspendu chez ses personnages. Le trait, plus dilué que chez Hopper, le détourne de l'anecdote ou du prosaïsme. Il s'exempte de cette philosophie de la figuration qui serait précisément le désir de la figuration. Le sujet est montré, désigné mais sa présence est conditionnée par une mise au point non plus visuelle mais mentale. L'on touche alors à l'intimité profonde du personnage. Jusqu'à ce que le sujet finisse par échapper au double regard visuel et mental du spectateur.



AL MARTIN

Né en 1949 à Clichy. Vit et travaille à Ivry-sur-Seine.

Artiste non figuratif, de tendance abstrait, Al Martin occupe une position très originale dans le champ pictural hexagonal. Artiste à la fois chercheur et technicien, il est l'inventeur de procédés de création qui lui permettent de réaliser ses œuvres. Avant tout peintre, il fabrique aussi des objets, des sculptures, des œuvres sur papier, des œuvres vidéo, de la photo et des écrits.

Sa singularité réside dans une pratique qui utilise le temps, la mémoire, le geste métronome, la matériologie, la manipulation de concepts picturaux, l'ironie et le langage. Dans son vocabulaire de peintre, il parle plus d'une langue et utilise plus d'un système. Ses nouvelles œuvres sont le fruit d'un travail exigeant dont le caractère surprenant et mystérieux continue d'interpeller le spectateur et de lui demander un regard actif.



ALEXIS GALLISSAIRES

Alexis Gallissaires est dessinateur et écrivain. Né en 1980, vit et travaille à Perpignan.

Diplômé de l'Ecole des Beaux-arts de Perpignan (2008)

« Mes dessins sont des tourbillons de boucles grises. Un seul fil emmêlé en d'autres formes. Un tricot de sauvageries. Celles de nos ventres. Juste des figures qu'on ne sait pas dire autrement. Les mots existent en eux, ils existeront toujours puisque mes dessins sont les mots que je ne sais pas écrire. »



PAT ANDREA

Peintre et sculpteur néerlandais, Pat Andrea naît en 1942 à La Haye d'une famille d'artistes, l'illustratrice Metti Naezer et le peintre Kees Andrea. Il est l'un des représentants de la Nouvelle Subjectivité.



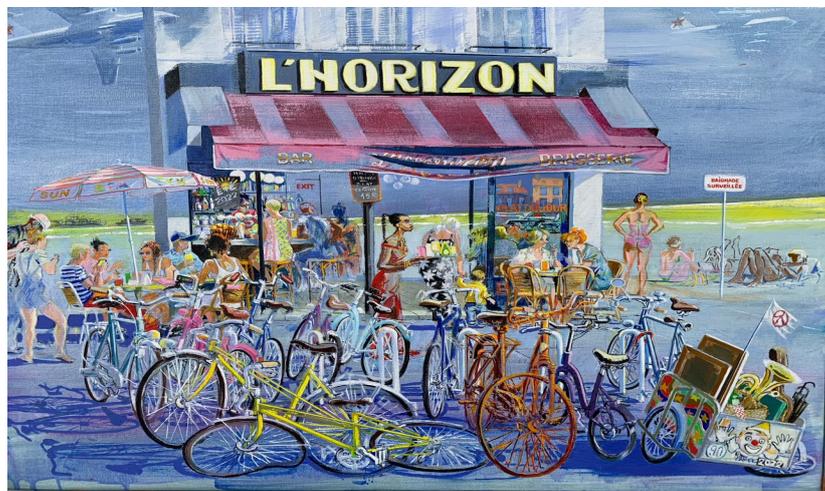
«Ses mondes irréalistes peuplés d'inquiétantes figures féminines et sexuées ne peuvent laisser indifférent. Une œuvre singulière et osée mettant en scène des jeunes femmes en proie à d'étranges métamorphoses, ou figurées dans des scènes à haute teneur fantasmagorique.

Derrière les couleurs vives, les collages ingénus et les chevelures ondoyantes des femmes-enfants de Pat Andrea se cachent de petites et de grandes histoires, entre violence et tendresse, drame et humour.

À l'intérieur de ses huis-clos angoissants, les femmes hurlent, frappent et torturent. Tour à tour terrifiées ou terrifiantes, heureuses ou mélancoliques, chastes ou aguicheuses, honteuses ou cruelles, les adolescentes érotisées de Pat Andrea interpellent. Une violence sourde transpire de l'imaginaire de l'artiste. Les scènes inquiétantes mêlées d'humour et de couleurs pastelées recouvrent les tensions d'une ironie déguisée. Dans le monde de Pat Andrea s'entrechoquent la douceur de l'enfance, la violence des sentiments et l'érotisme d'une longue paire de jambes nues. Un monde de contrastes déroutant qui fait naître une réalité nouvelle et poétique.»

DANIEL AUTHOUART

Le travail de Daniel Authouart se situe dans la mouvance d'artistes qui, au détour des années 70, provoqués par la contemporanéité du travail des Pop-Artistes américains, éprouvèrent la nécessité de proposer une nouvelle forme de peinture narrative. Comment un peintre, avec son crayon et son pinceau, pouvait-il offrir un témoignage original sur son temps alors que d'innombrables machines à images commençaient de submerger le monde ?



Pour répondre à cette question, les artistes essayèrent de présenter une lecture pertinente du monde qui les entourait. Les uns privilégiant une couleur (Monory, Adami), d'autres en isolant des signes de notre civilisation (Klasen, Raynaud), d'autres encore en utilisant la presse en abîme (Le Gac, Rancillac, Erro).

Daniel Authouart, lui, a choisi de «peindre son temps comme on écrit un journal» ; les personnages, les décors et les objets sont notés (croqués) sur des carnets au jour le jour. On les retrouve, mis en scène dans les tableaux pour devenir le sujet d'une réflexion, l'expression d'un fantasme individuel ou collectif, ou simple polaroid d'une «chose vue». Les mots sont remplacés par des images ...

PATRICK BAILLY-MAITRE-GRAND

Né le 1er février 1945 à Paris. Après des études scientifiques (diplômé Maître es Sciences Physiques en 1969) et dix années consacrées à la peinture, Patrick BAILLY-MAÎTRE-GRAND travaille avec les outils photographiques depuis 1980.

Ses œuvres, strictement analogiques, argentiques noir & blanc, se caractérisent par un imaginaire ludique, associé à un goût pour les technologies complexes telles que le Daguerrotypage, la périphotographie, la strobophotographie, les virages chimiques, les monotypes directs, les rayogrammes et d'autres inventions de son cru. (voir lexicon) . Fuyant la notion de la perspective, ses images, bien que très sophistiquées pour leur élaboration, ont la simplification de proverbes visuels, épurés comme des haïkus.



Les Gouttes de Niepce (2006).

Emerveillé par le miracle fondamental d'une optique, cette lentille de verre capable de redessiner tout un paysage extérieur sur un plan, je me suis amusé à composer des optiques baroques avec des gouttes épaisses de gélatine alimentaire... La prise de vue d'un paysage à travers cette goutte solidifiée constituait la première étape. La seconde consistait à re-photographier « normalement » ce même paysage avec une mise au point floue. Enfin la troisième était un montage, un collage, des deux images superposées. Il faut percevoir en ce bricolage laborieux une quête nostalgique des années primitives de la photographie, quand tout était à découvrir avec une boîte, un bout de verre, de la chimie et du hasard.

MARIE-JEANNE CAPRASSE

Chez Marie-Jeanne Caprasse, le paysage est source de rêverie. Elle peint des lieux engloutis ou qui prennent vie par une fluidité. Ses paysages paraissent hors du temps. Ils présentent un délitement et la naissance d'un nouveau monde possible. Une sensation d'étrangeté en émane. Ses couleurs fluo, pâles ou fortement contrastées renforcent cette impression d'un lieu dans lequel on s'échappe vers un ailleurs, pour une méditation, un retour vers son intériorité. Sa série Espace temps montre des espaces en mouvement où nos repères se perdent.

De nombreuses formes organiques qui les composent renforcent une impression de flux, d'infini. On se laisse porter par la diversité d'éléments et les lignes et couleurs qui créent des cavités et des étirements. Le paysage se métamorphose en continu.

Dans sa série Les Lumineuses, la lumière vient du centre et un extrême contraste provoque un basculement de notre regard vers des profondeurs et vers l'aérien. Les peintures de Marie-Jeanne Caprasse procurent l'impression d'une échappée vers des lieux en perpétuel mouvement où la végétation prolifique est à la fois source d'émerveillement et de crainte. L'artiste cultive l'entre-deux et la lumière ajoute à ses apparitions, souvenirs de promenades où peuvent naître des images mentales. même qui entreront dans la composition du tableau.



JEAN CLERTE

Le peintre, graveur et sculpteur Jean Clerté est né à Saint-Savin-Sur-Gartempe en 1930. Il peint dès l'âge de 16 ans. A la fin des années 50, il fait parti du groupe Images (avec Jacques Busse, Jean Cortot, Pierre Dmitrienko, Jacques Dufresne, Jacques Germain et d'autres encore). Il côtoie Pierre Alechinsky dès 1968, l'aidant à mettre au point son travail gravé et le marouflage sur toile de ses acryliques sur papier. Alechinsky l'initie à l'acrylique.

Artiste multidisciplinaire dont l'humour est souvent caustique et satirique, Jean Clerté crée un monde dans un espace où le dessin, la peinture, les sculptures, les mobiles, participe d'une figuration ludique. Jean Clerté œuvre par séries. Ses narrations séquentielles témoignent à la fois d'une juvénile spontanéité et d'une parfaite maîtrise dans la répartition des formes et des images sur la surface peinte.



La narration n'est pas seulement une accumulation de fragments et symboles juxtaposés elle forme un tout, elle prend et donne sens. D'une façon générale, l'on peut dire de Clerté qu'il pratique un « éco-art » qui se nourrit des faims premières : le sentiment d'être soudé à la nature, le végétal, le minéral, l'aquatique. Des marais poitevins aux forêts tropicales émerge une faune prise dans les méandres d'un dessin qui s'émerveille du surgissement de ces idoles grotesques. Une œuvre palpitante, débridée qui empreinte sciemment des chemins de traverse, des obliques, des sentiers qui bifurquent, dans un perpétuel renouvellement. Une œuvre qui s'émerveille dans le miroir de l'enfance de l'art.

GILLES GHEZ

Gilles Ghez, artiste plasticien français né le 9 juillet 1945 à Paris, petit-fils du peintre montmartrois Georges Emile Capon (1890-1980), auquel la peinture des filles et des bars du quartier conféra une certaine notoriété dans l'entre-deux-guerres.

Gilles Ghez est un artiste « littéraire ». Non seulement il l'assume, mais aussi le revendique haut et fort. Il a choisi d'autres moyens que la peinture ou la sculpture, sans pour autant avoir recours aux expédients de la haute technologie. Il a préféré transformer chacune de ses œuvres en un théâtre miniature. Cethéâtre, quiale charmedesmaquettes quelesscénograp hes bâtissent pour préparer les décors des pièces et des opéras, est peut-être sa version très personnelle de « l'œuvre totale ».

A cette différence près : le spectacle qui se déroule à l'intérieur de ces chambres spéculaires n'a rien à partager, ni de près ni de loin, avec les ressorts dramatiques de la scène. Il est le créateur d'un autre genre de théâtre qui ne se sert ni des mots, ni des notes.





KARINE HOFFMAN

Artiste franco-polonaise, diplômée des Beaux Arts de Paris, Karine Hoffman a résidé deux ans à la Casa Velazquez à Madrid. En France, son œuvre occupe une place peu commune, dans la lignée des peintres allemands du XXe siècle, de l'école de Cluj et des « Désastres de la Guerre » de Goya, avec de subtiles références à la littérature des pays de l'Est et au cinéma fantastique. L'artiste libère ainsi la peinture de l'opposition classique/moderne en envisageant les liens immémoriaux d'un questionnement sur l'individu.



« Karine Hoffman nourrit son œuvre de traces de mémoire fantôme. Ses peintures sont construites telles des équations impossibles faisant référence à des lieux ou des vies oubliés, de Lodz à Vilnius. L'artiste définit sa peinture comme un filtre qui révèle ce qui est tombé dans l'oubli, un endroit étranger à elle-même où surgissent des fragments narratifs et des obsessions personnelles...la peinture comme monde et comme lieu d'une quête perpétuelle où l'action est relayée à la marge, faisant place à la fantasmagorie et au jeu».

Extrait d'un texte de Théo-Mario Coppola

OLIVIER LE BARS

Né en 1955 à Paris, vit et travaille à Ivry-sur-Seine

Olivier Le Bars tente de saisir la présence ou l'absence, au travers des scènes qui montrent des êtres : animaux, humains, ou mythologiques. L'appel à l'apparition, à la vision, la réversibilité même, sont le point de départ du tableau. Comme dans un théâtre, des ombres tragiques, des imbrications énigmatiques, des courants de joie et de cruauté apparaissent. S'en suit alors un long travail de construction et déconstruction dont la visée serait de rendre dynamique le rapport au monde.

L'utilisation du document occupe une place centrale dans l'espace pictural d'Olivier Le Bars. Il rassemble ainsi des images, des écrits poétiques, des personnages et faits historiques et politiques, des éléments muséaux, des objets même qui entreront dans la composition du tableau.





MARC LE MENE

Marc Le Mené est un photographe français né en 1957. Il a rejoint la célèbre Villa Médicis. Il a tout juste 22 ans lorsqu'il s'installe à Paris ; il commence alors à pratiquer régulièrement la photographie et la peinture, le tout est financé par un emploi qu'il obtient au sein d'un célèbre studio de photos publicitaires.

Marc Le Mené met au point une pratique qui lui est propre, il conçoit des objets avant de les photographier. Il positionne ces objets à l'intérieur d'une « chambre mentale » : une boîte fermée sur cinq côtés et ouverte sur le dernier pour qu'il puisse y installer son appareil : Il vient tout simplement d'imaginer un procédé de 3D à la portée de tous.

Ensuite il développe ses épreuves au sélénium, ce qui leur donne une teinte ancienne avec certains reflets rouges et verts. Ne se voulant pas seulement photographe, la pratique de Marc Le Mené n'est pas aisément assimilable à un courant ou à une date.

Le monde artistique de Marc Le Mené est rempli de références visuelles, issues de la photographie ou du cinéma, toutes ses œuvres sont d'ailleurs indéniablement inspirées du surréalisme et du cubisme. Énigmatiques et surprenantes, les œuvres de Marc Le Mené peuvent être assimilées à de l'alchimie. D'ailleurs l'artiste n'hésite pas à assumer et à revendiquer l'aspect artisanal de son travail.



STEPHANIE-LUCIE MATHERN

«La peinture est pour moi un acte érotique, quelque chose qui vient (et doit toucher) la viscère. Et en même temps, elle représente une trace matérielle de l'intelligence. L'important est le style et «au commencement était l'émotion». Disait Céline. C'est certainement ce qui m'importe, créer une incompréhension qui finira en attraction contradictoire. Mais les résonances immédiates et les alliés instantanés sont aussi les bienvenus. Mon idée est d'électriser les masses indécises par la profusion picturale. Le moment où les gestes deviennent des clachs colorés, où les touches entremêlées font se confondre les espèces. Son travail énergique et incarné de peinture où la figuration est poussée dans le dénuement et la simplification possède une force surprenante, puisant son essence dans un chaos contrôlé proche du déséquilibre, ce qui en assure la juste tension. Associé à une excellente maîtrise de la couleur et de la composition, les toiles sont des fenêtres vivifiantes ouvertes sur l'âme de l'artiste dont on imagine la profondeur.»

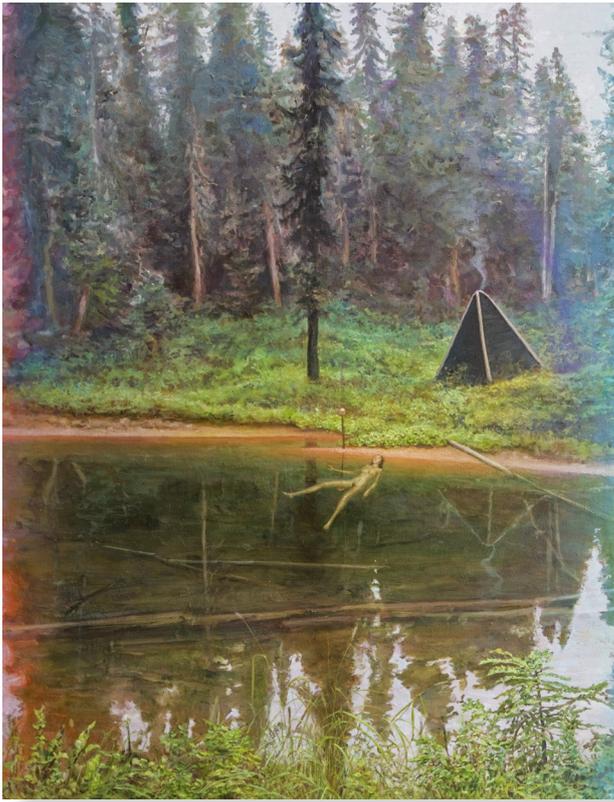


SIMON PASIEKA

Simon Pasiëka est né en 1967 à Clèves sur les bords du Rhin. Élevé dans une famille catholique, il fréquente l'école Steiner-Waldorf qui cherche à développer chez l'enfant la liberté, l'enthousiasme et la confiance plutôt que la crainte et l'esprit de compétition. Il étudie les Beaux-Arts en Basse-Saxe, région protestante, et développe une sensibilité certaine pour la peinture des XVIIIème et XIXème siècles. Il s'intéresse aussi aux œuvres d'artistes du XXème siècle comme Otto Dix ou Balthus ainsi qu'à des courants artistiques tels que la Nouvelle Objectivité ou Fluxus.

Fort de ces différentes influences culturelles, le peintre a su créer un art à nul autre pareil et qui pourrait se résumer en un mot : fascinant. Faussement réalistes, ses toiles figuratives représentent en fait des mondes possibles mais non réels, animés par des personnages à l'âge indéfini, placés dans des situations qui ne peuvent être.

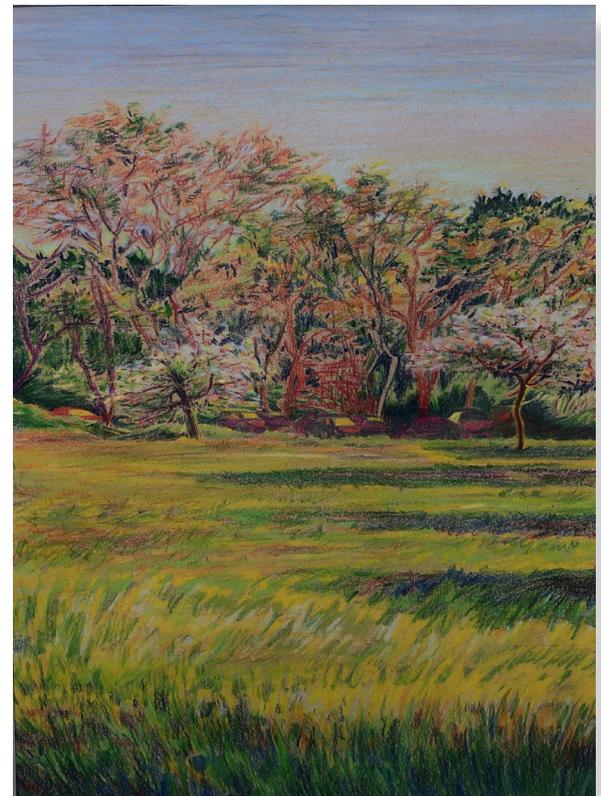
Oniriques et poétiques, multipliant les symboles au sens ambivalent, elles nous interrogent et bouleversent nos repères pour mieux nous plonger dans cette réalité autre, imaginée par l'artiste.



IRINA QUINTERNE

Irina Quinterne est une artiste d'origine allemande, diplômée de l'École nationale des beaux-arts de Paris en 2005, atelier Giuseppe Penone. Ses dessins sont entrés en 2005 dans la Collection Florence et Daniel Guerlain et au Centre Pompidou en 2012.

A travers une pratique quasi obsessionnelle du dessin, Irina Quinterne ne cesse d'interroger le monde et de remettre en question toutes nos représentations, des plus triviales aux plus sacrées. Le dessin d'Irina (Rotaru) Quinterne rend perceptible une réalité invisible, celle des formes que l'on ne connaît pas ou que l'on ne voit pas : la cellule, la particule, le cœur d'une chose, d'un insecte, d'une plante ou d'un être, toutes formes vraies, traversées et travaillées de l'intérieur par l'imaginaire de l'artiste. Un dessin qui décape la trivialité du monde des apparences.



GERARD THALMANN

Gérard Thalmann est un peintre franco-suisse, né en 1944 à Chavannes-près-Renens, Confédération helvétique, décédé à Paris en 2012.

Le tableau est chez Gérard Thalmann le lieu du passage, la filière du rêve. Il peint comme d'autres ouvrent des fenêtres, pour l'appel d'air : circulation et changement d'état. Installé à la lisière de deux mondes, le tableau se nourrit d'une intense dialectique : l'ouverture et le mur, l'air et la matière, un dedans et un dehors, l'espace et le tableau. Thalmann y fait passer le rêve et la réalité. Le tableau se confond avec la fenêtre.



« Si le paradoxe existe dans l'œuvre de Gérard Thalmann, il est tapi au cœur même du propos. Non dans la thématique dont la densité ludique et rêveuse interpelle et renouvelle le regard. Non dans la diversité technique (dessin, collage, photomontage) qui, dans l'esprit et la lettre relève par principe essentiel de la peinture. Non dans cette perpétuelle errance où l'image n'existe que dans la réalité du songe. Mais dans la spécificité même de cette peinture. Une peinture qui accomplit le tour de force de n'avoir d'autre référence qu'elle-même tout en se confrontant en permanence aux maîtres anciens. Ciel mon enfer ! Enfer mon paradis. Peindre comme on joue à la marelle, insouciant du temps qui passe. Seulement pour le plaisir de jouer. Jouer, rêver, créer... Embrasser l'histoire et la mythologie. Se rendre maître de Chronos ? Donner à voir les contradictions et les interférences du passé et du présent. Penser l'aporie en devenant le souverain du temps et de l'espace sur la toile. Jouer, rêver, créer une fabula picturale. Pour Gérard Thalmann la peinture n'a d'existence que par et pour l'évasion. »

VALERIE GOUTARD (VAL)

Val est de ces artistes qui croient à la pérennité de la charge émotionnelle du visible. Depuis ses commencements, elle donne jour à des sculptures humanistes très stylisées, dont la symbolique renvoie à ce qu'elle porte en elle de plus enfoui. Mais ce qu'elle entend surtout capter, comme elle le souligne, ce sont des « moments », des moments saisis sur le vif, qu'elle fixe dans la structure perforée de ses armatures de bronze, de petit, de moyen ou de grand format, qui s'accordent à la fois à sa pulsion organisatrice et à sa quête d'absolu. Toutefois, au-delà de ses figures filiformes, mitoyennes de ses unités imposantes, dans leur autorité verticale, traversées par le souffle de sa verve spirituelle, Val ne cherche pas à dissimuler son inquiétude, taraudée par la tentative de communion entre ses personnages qu'elle souhaite associer, du moins conduire à davantage de fraternité. «Créer c'est ouvrir des portes en soi» commente-t-elle



«J'ai fait une plongée dans le plaisir sensuel autour de la forme, la recherche de la ligne, la déformation ou la torsion du plan pour faire jouer la lumière. J'ai laissé le hasard de la forme m'interpeler et me donner de nouvelles pistes en laissant jouer mes doigts, ils avancent guidés par l'instinct dans une direction encore inconnue.»